



L'Arbre vagabond

BAR À VINS – LIBRAIRIE

Résultats du concours de nouvelles 2026

Nous avons reçu près de cinquante nouvelles
venues de toute la France
et le jury a désigné les trois gagnants suivants :

Pierre Ducarre

Love is the solution

Michèle Larochette

La Kabane

Marie Thomas

À l'ancienne

Retrouvez ces trois nouvelles ci-dessous.

Un grand bravo aux gagnants comme à tous les participants.

Pierre Ducarre

LOVE IS THE SOLUTION

Incroyable ! On n'en revenait pas... Là, tous les trois attablés sur la terrasse de notre troquet préféré. Fumaillant un peu, tapant mollement le carton et suçotant nos bières... Nous sommes restés tous les trois bouche bée, lèvres pendantes comme trois setters irlandais après une chasse au lièvre infructueuse. Les trois clebs : c'est nous, c'est à dire moi le binoclard intello (raté trois fois le BTS Gestion entrepreneuriale...), Sylvestre notre black comack croisé avec un catcheur mexicain, et, et, et ...

Doumé, le chef, quoi ! Dominique (pour le curé et sa mère) notre truand corse à la répartie facile et rapide comme une rafale ; toujours le costard stylé, sourire moqueur sur les lèvres comme le beau merle insulaire : un vrai homme quoi. Mais là, je dois dire que même le caïd est resté KO sur le tapis.

Elle ! Surgie de nulle part, telle une walkyrie motorisée, tout de cuir mauve vêtue, qui surligne sa rousseur opulente. Elle agite sa tignasse, sort sa petite langue venimeuse entre ses quenottes assassines et pointant ses yeux verts pénétrant, nous assène :

"Alors les pieds nickelés, toujours branquignols ? Et oui, les remises de peine, ça existe, surtout pour bonne conduite" fait-elle en roulant un cigare virtuel sur ses cuisses bien réelles et tendres à souhait. "Vous pensiez m'attendre dix plombs encore et vous rouler les pouces, bande de zouaves comme à l'Alma, les pieds dans le Picon bière ?"

Et là, elle nous gratifie d'un superbe doigt d'honneur, suivi d'un petit geste de l'index vers notre Doumé.

"Eh ! Mon Dominique, tu viens enfourcher la bécane."

Et les voilà partis pétaradant sur les chemins, nous laissant Sylvestre et moi bras ballants mais sourire aux lèvres.

"Et mon coco, les affaires reprennent que je dis !"

Faut dire que le voyage de noces a duré une quinzaine, peut être que la mariée et le garçon d'honneur avait besoin d'échanger (les prisons françaises ne facilitent pas les transports amoureux).

Faut dire que eux, c'était comme deux vieux amants déjà aimantés depuis le collège, qu'auraient recollé tous les morceaux du puzzle.

Faut dire que pour nous, c'était comme une fiesta cubaine : Doumé en Fidel et notre rouquine dévastatrice en superbe Che.

Faut dire que lors du dernier braquage, nous l'avions bien laissée en pâture aux argousins, prenant courageusement la fuite pendant qu'elle détournait les regards vers ses formes, et pour la forme en prenait quinze. Elle avait casqué pour nous la motarde.

Je pense que nous avons beaucoup d'indulgence à quémander, mais la dame manie facile le surin plutôt que l'encensoir !

Quand les lampions du bal s'éteignirent, nos deux tourtereaux, mines réjouies et cœurs à l'unisson plein de promesses et de projets nous réunirent pour un concile préparatif.

Et Doumé n'y alla pas par quatre chemins.

- "Ecoutez, une affaire en or, réussite assurée."

- "Oui, mais la dernière avait mal tourné : prison pour l'une, gros bobos pour Doumé et notre féroce catcheur, et mon honneur en berne. Tout ça pour que dalle, pas un radis, pas le moindre peso dans l'escarcelle (je dis moi le bigleux) restons dans notre zone de confort. Petit trafic, grande tranquillité, je tiens à ma petite santé et pas à la Santé : c'est mal fréquenté surtout pour peau de balle."

- "Que nenni", rétorque notre petit Napoléon, "cette fois, on joue sur du velours, garanti par le sex-appeal de notre show girl ; un plan en béton armé, zéro souci."

Devant nos mines dubitatives et renfrognées le voilà qui nous alpague : "**Ecoutez, quatre fois vingt-cinq, ça a toujours fait cent, non, les Zozos ?**"

Cent briques ! La formule magique qui fait chavirer les cœurs et exploser les citrouilles. Alors oui, hardi mousquetaires : à l'assaut ! Mais pourquoi cette aubaine sur nos petites têtes de perdants magnifiques, mais perpétuels ?

Voilà le pourquoi ! "Eh oui mes petits apaches", nous dit notre squaw en chef "la prison, ça réhabilite et c'est bath pour des rencontres improbables."

De fait, au parloir elle avait fait amie amie, voire plus, avec une visiteuse type catho coincée du cul, qui s'énamourant de notre belle indienne au sang chaud avait échafaudé un voyage de noces en sortant du milieu carcéral. Les Baléares sans doute (quel goût de chiottes, la mémère !).

"Mais faut de la thune, ma zézette !" lui tint notre rouquine pas si carmélite.

Par là même, sa nouvelle amie (voire plus) étant l'épouse contrite du directeur de la banque de France du Var, voilà que des horizons nouveaux se levaient pour la petite

bande. De mirer la lune brunette de la bigote nous alignait les planètes pour un plan d'escamotage des billets et lingots made in France !

Je vous évite les plans trop complexes déjà mille fois décrits dans des séries policières répétées ad nauseum, des films à qui mieux mieux, des thrillers aux éditeurs peu scrupuleux. Ras la casquette ! Et vive the reality show of the bande à Doumé !

Du solide, du fait main ; notre égérie qui séduit le directeur et lui pique ses codes. Notre matador qui joue les passe muraille. Mon Sylvestre qui écrabouille les gardes mal intentionnés.

Et votre serviteur à la manette d'un écran à l'autre pour déjouer les pièges numériques, contrer l'Intelligence Artificielle par la malice, aidée par le dark net toujours en avance d'une étape pour le tour du monde des truands.

Un triomphe rapide, sans bavure et les cents briques transférées sans encombres dans nos sacoches. Nous voilà tous réunis dans la remise de notre motarde.

Déjà, les accolades, les effusions, les embrassades à qui mieux mieux. Tous les plans de retraite rêvés qui te tombent dessus, c'est la Caisse d'Épargne, plus les noisettes et plus l'écureuil pour Doumé. Que du bonheur !

Inopinément, la porte qui grince. Au secours, c'est la police ! Non : une petite silhouette tremblante mais qui tient un gros calibre dans sa mimine. "Tu croyais me laisser sur le quai avec mes regrets et mes pauvres petites larmes, ma bichette" qu'hurle la bourgeoise déniaisée et ivre de colère et de vengeance.

"Tu me crois plus conne que conne, rajoute-t-elle, le diamant que je t'ai offert pour le lobe d'oreille que j'aime tant sucer, petit émetteur onde courte un coup d'Intelligence Artificielle et comme on se retrouve !"

"Pour toi mon amour, le train s'arrête en gare de la Ciotat, ici terminus tout le monde descend". A peine le projectile a-t-il rougi le canon du revolver que notre Dominique s'interpose, reçoit la balle plein cœur et s'effondre au pied de sa dulcinée. Profitant de la confusion, Sylvestre désarme la furie. Accablés, nous nous penchons vers notre ami ; son œil pâlit.

"Doumé, Dominique !". Nous ne savons que faire.

"Vous direz à ma mère et au curé que leur Dominique s'est racheté de sa vie de brigand".

Et d'un geste désinvolte, soulevant sa veste, il nous montre sa flasque de Cognac salvatrice du terrible projectile.

"Et certifié sans IA !" lança Dominique dans un grand éclat de rire

Michèle Larochette

LA KABANE

Incroyable ! On n'en revenait pas... La perplexité était générale : tout le monde avait accepté l'invitation, chacun convaincu du refus de l'autre. Joséphine avait un peu parié sur leur lâcheté. Fébrile, elle relut les messages pour s'assurer qu'aucun désistement inopiné n'était survenu. Dans quelques heures, ils seraient tous là. Les quatre.

Elle seule n'avait jamais rompu le contact, non par devoir d'aînée, mais avec la certitude chevillée au corps qu'un jour, il faudrait bien se reparler.

La maison n'avait pas changé. Ou peut-être que si, mais Joséphine, pour ne pas déprimer, avait appris à ne plus trop regarder les détails de "La Kabane", baptisée ainsi par les quatre, encore minots, un jour de chasse au trésor. La même odeur de bois ancien ciré. Et dans le couloir, un léger parfum de lierre sauvage s'infiltrait par la vieille porte.

L'humidité la saisit. Elle posa son téléphone sur la table, hors de portée de l'imposante bassine chargée de recueillir l'eau du plafond. Une goutte tomba, puis une autre, régulière, obstinée. Le rythme battait la mesure de son anxiété.

Depuis une décennie, cette maison rafistolée était devenue le témoin silencieux des rancunes, des jalousies. Dès la disparition de leur mère, seuls quelques messages avaient été échangés, soigneusement emballés dans des politesses. Elle sentit son cœur se serrer et se détendre à la fois, la peur et l'espoir s'entremêlant. Joséphine respira profondément.

Un vent léger pénétrait par les fenêtres ouvertes, faisant frissonner les rideaux, soulevant avec lui un parfum de terre et de pins. C'était là, et nulle part ailleurs, qu'il fallait se retrouver. Elle espérait que chaque goutte, chaque pas cherchant à éviter ou au contraire à retrouver les lames grinçantes du parquet, ferait remonter les souvenirs et tomber l'hostilité. Cette demeure si chère à son cœur allait tous les soigner. Il fallait y croire. Elle murmura pour se donner du courage : « Allez, Joséphine ! » Un léger craquement de gravier servit d'échappatoire.

Albert. Elle l'aperçut d'abord de profil, un peu voûté, les épaules épaissies par les sangles de son sac à dos. Ses chaussures boueuses et son pantalon froissé racontaient les kilomètres parcourus sur des chemins oubliés. En dénouant ses lacets, il leva les yeux vers elle.

— J'espère que je ne suis pas trop en avance, s'inquiéta-t-il d'une voix éraillée qui ne s'était plus exprimée à voix haute depuis longtemps.

— Toi, mon petit frère, jamais. Entre, je viens de préparer du thé.

Chaque geste avait la précision d'un rituel. Il posa son sac exactement au même endroit que jadis, son cartable d'enfant, puis en sortit son appareil photo avec une attention infinie.

— J'ai marché longtemps cette fois, cent vingt kilomètres, confia-t-il.

Elle lui sourit. Elle ne savait jamais quoi répondre à ce genre d'indication.

Elle l'observa un instant. Il n'avait pas changé... ou plutôt si : un peu plus maigre, un peu plus buriné, un peu plus seul, peut-être. Tout son être racontait les nuits à la belle étoile, les étapes de montagne, sa façon à lui de porter son deuil. Joséphine l'admirait pour cette liberté qu'il semblait porter en lui.

— Je vous montrerai plus tard, ajouta-t-il en posant la main comme une coque protectrice sur le Nikon, le regard brillant d'un mélange de fierté et de nervosité.

Il fit quelques pas, inspectant chaque recoin avec nostalgie. Il effleura la chaise de leur mère et esquissa un sourire en estimant le pouvoir de la fameuse bassine, autrefois utilisée pour le linge, et qui les avait convoqués aujourd'hui.

Ils échangeaient tranquillement lorsque la porte d'entrée s'ouvrit avec fracas, et le parfum de Claire, une fragrance chyprée, s'engouffra dans la pièce avant même qu'elle n'apparaisse. Méconnaissable, le visage lissé, les pommettes proéminentes constellées par les reflets de ses bijoux, Claire profita des quelques secondes de surprise pour lancer :

— Joséphine, tu n'as pas changé... enfin, tout est toujours pareil ici ! Et cette gamelle au centre de la table, charmant !

Albert haussa un sourcil, intrigué par l'étrange déformation de sa mâchoire qui l'enlaidissait terriblement lorsqu'elle accentua son dernier sarcasme, mais se tut.

Claire vint s'asseoir près de lui et, en tripotant son bracelet, demanda :

— Le grand Dominique n'est pas encore arrivé ?

— Il ne doit plus être très loin, répondit Joséphine.

Elle remit de l'eau à chauffer et pensa que, malgré tout, cette extravagante accro au paraître, superficielle, calculatrice et exubérante était sa sœur : l'irremplaçable mais touchante Claire.

La tension était retombée quand soudain une voix forte résonna :

— Qui s’est garé en plein milieu sans penser aux autres ?

Dominique entra, les épaules carrées, chaque pas marqué par la conviction que le premier fils détient l’autorité. Autoproclamé chef de famille, son regard balayait la pièce comme un général inspectant son camp, jugeant ce qui avait osé bouger ou respirer depuis la dernière fois.

— Bon, on est tous là. Tâchons d’être efficaces et de ne pas perdre de temps.

Ses phrases commençaient souvent ainsi, une manie censée imposer son rythme et ses décisions. Il posa ses dossiers sur la table.

— J’ai les devis de la Kabane...

Il s’arrêta net. Voilà très longtemps qu’il n’avait plus utilisé ce petit nom. Il se concentra sur le ploc régulier pour chasser toute émotion. Puis, constatant le silence et l’immobilité de chacun, il scruta leurs visages, cherchant dans leurs rides la confirmation que le temps ne les avait pas épargnés.

— C’est quoi, soirée diapo ? bougonna-t-il en découvrant l’installation d’Albert.

— Assieds-toi, bois un thé, suggéra Joséphine en lui laissant sa place sur le canapé. En t’attendant, on a commencé à regarder les photos de son dernier périple. On discutera juste après.

— Alors Albert, tu te prends toujours pour Tesson ? ironisa Dominique.

Les images défilèrent. Albert commentait avec anecdotes et poésie. Sur l’écran apparut un arbre courbé, tordu, mais vivant, ses racines comme des doigts agrippés à la terre.

— Je l’ai trouvé beau, expliqua Albert. Il n’a jamais été droit. Il a fait avec. Vous comprenez ?

Joséphine hocha la tête. Claire baissa les yeux. Dominique resta silencieux, se frottant le front pour masquer une fascination involontaire.

Les clichés s’accumulaient et, bien au-delà des paysages, l’atmosphère devint plus paisible, tous, emportés par le héron qui s’envolait au loin. Le ploc dans la bassine continuait, immuable, la lumière traversait les vitres et illuminait la poussière comme un halo, mais la maison semblait respirer à nouveau. Un silence s’installa après la dernière projection, un chemin dévoré par la lumière du soir.

— Vous voyez, confia Albert, marcher, c’est accepter ce qui se présente. On avance ou on s’arrête.

— Belle philosophie pour un randonneur solitaire, ricana Claire.

— Merci pour ce moment spirituel mais bon, revenons au réel, conclut Dominique, On doit décider : soit on répare juste la fuite, soit on refait tout le toit, soit on vend.

Claire parcourut les devis et les reposa presque aussitôt en levant les yeux au ciel. Puis, avec le rictus qui désormais précédait chacune de ses paroles, elle bafouilla :

— C'est combien, la quote-part ?

— Vingt-cinq pour cent, trancha Dominique.

— Chacun ? insista Claire, horrifiée.

— **Écoutez, quatre fois vingt-cinq, ça a toujours fait cent, non ?**

Le ploc dans le récipient de fer sembla approuver la formule.

— Attendez, s'immisça Joséphine, les mains pressées contre sa poitrine. Je voudrais m'exprimer.

— Vas-y, ose, ose Joséphine, nargua Dominique sans y croire, mais épargne-nous tes fariboles.

Elle sentit son cœur se serrer mais elle ne se laissa pas intimider. Sur la table, elle repoussa les feuilles chiffonnées de chiffres, posa délicatement juste à côté, son stylo prêt à noter toute nouvelle décision. Penchée en avant, les fesses occupant à peine le bord de la chaise, elle attendit le ploc de la goutte et, dans un flot de paroles, lâcha :

— La Kabane n'est pas qu'un toit qui fuit ou vingt-cinq pour cent. Longtemps refuge pour nous, elle ne mérite pas cet abandon. Ce n'est pas la faute de l'indivision : elle a seulement révélé notre talent pour l'évitement. Je ne veux plus temporiser. Soit on décide ensemble, soit on assume de ne plus être une famille. Je refuse cet entre-deux insensé. À quoi bon une couverture neuve si elle ne protège personne ?

— Tu parles comme si on avait encore le choix, intervint Claire.

— Moi, je préférerais qu'on répare. Deux de mes photos pourront couvrir ma part, révéla Albert en voyant Dominique écarquiller les yeux.

— J'avais prévu une intervention sur mes lobes d'oreilles... tu n'aurais pas une photo à vendre pour moi ? minauda Claire, le visage distordu par un sourire factice.

— Jusqu'à présent, je te trouvais assez sage. J'ai même douté que ce soit bien toi. Mais là, aucun doute, c'est notre Claire.

— **Et certifié sans IA, lança Dominique dans un grand éclat de rire.**

Marie Thomas

À L'ANCIENNE

Incroyable ! On n'en revenait pas... Dominique Robillard est de retour. Ce dernier se rengorge. Il revient de la grande ville avec diplômes et grandes idées. Et il passait fièrement dans les rues, se sentant naturellement supérieur à tous ses contemporains. Cela dit, c'est vrai qu'il impressionne ; il est grand, musclé, et surtout plus beau que les autres. C'est dommage, mais ça marche souvent, la comparaison, pour paraître plus quelque chose. Et, à la différence de pas mal de monde, lui, il a un boulot. Un vrai, un rémunéré. Il est en mission dans sa petite ville natale pour quelques jours. Pas la peine d'y rester longtemps, assez peu de personnes sont concernées. Il partira ensuite poursuivre sa mission.

Au 5 de la rue de Périers, une femme d'une trentaine d'années entrouvre prudemment la porte :

- "Bonjour ?"

- "Bonjour Madame, Dominique Robillard, ADN du Grand-Ouest, merci de me recevoir, il n'y en aura pas pour très longtemps"

- "C'est-à-dire que là, vous tombez un peu mal."

- "Ça ne pendra pas longtemps, Madame"

Elle le laisse entrer, tremblante et sur la défensive. Ces intrusions des agents de l'État ne sont jamais bon signe. Dominique pénètre dans une petite maison d'une cinquantaine de m², où un vieillard somnole sur un fauteuil roulant aussi vieux que lui. Ici, les gens peuvent encore se loger en maison. D'ailleurs, elles sont toutes en bon état depuis la loi de lutte contre les locataires pénibles (LLLP). A la suite de ça, les propriétaires ont gentiment accepté de faire les travaux d'isolation, et les locataires versent enfin leur loyer annuel en janvier de chaque année. Cela permet de voir venir et ne pas courir après les mauvais payeurs. Les organisations syndicales des propriétaires fonciers ayant enfin été écoutées, les travaux ont été effectués, et les logements sont tout à fait convenables. C'est la fin des marchands de sommeil sans scrupules.

- "Bonjour Monsieur" salue Dominique

- "C'est mon arrière-grand-père, il est un peu fatigué" précise la jeune femme.

Dominique s'assoie sur une chaise sans y avoir été invité, mais les agents de l'État doivent faire vite et bien.

- "Vous êtes bien Sophie Bara, née le 27 mars 2082 à Rennes, vivant en couple avec Sébastien Delmarle depuis cinq ans ?"

- "En effet." L'agacement de Sophie a fait place à la lassitude.

- "Comme je vous l'ai mentionné, je suis ADN, Agent De Natalité. Vous avez 34 ans, vous vivez en couple et vous n'avez pas d'enfants. Avez-vous connaissance des avantages que vous offre l'État si vous avez un ou plusieurs enfants ?"

- "Un ADN est déjà passé il y a deux ans..."

- "Certes, mais depuis, la réforme n°48 pour une pleine démographie est entrée en vigueur, et je dois m'assurer que vous en avez bien eu connaissance."

- "Un sondage en ligne n'aurait pas suffi ?"

- "Pas vraiment. Je vous laisse la brochure en version papier (ils ont les moyens, l'État, pour pouvoir encore réaliser des impressions) et je repasse vous voir demain. Votre compagnon sera là." Ce n'était pas une question.

Dominique sortit sans prendre la peine d'un minimum de politesse supplémentaire et s'éloigne vers sa destination suivante, l'appartement d'un couple de quadragénaire ayant déjà eu un enfant, un deuxième serait le bienvenu.

- "Mais c'est mon Robbie ! Comment ça va Dom Robillard ?"

- "Ludo ? Je te croyais à l'armée ?"

- "Les permissions n'ont pas encore été supprimées"

Ludovic Péchain était le seul ici qui se permettait un peu de familiarité, son statut de militaire aidait bien. Mais au moins, on avait le sentiment qu'il n'en profitait pas trop. Il traînait là avec un autre bidasse qui n'avait plus de famille avec qui passer son temps libre.

- "Tu es bien ADN, non ? Et si tu sors de chez Sophie et Séb, c'était pas pour te faire payer un café."

De toutes façons, ça fait longtemps qu'il n'y a plus de café, c'est un truc de vieux. Son acolyte, un nommé Gabriel, tout juste sorti de l'adolescence, est passablement impressionné. "ADN ? Vous faites partie de cette brigade chargée du réarmement démographique ? Ceux qui versent les subventions pour faire des gamins ?" s'enquiert-il.

L'orgueil qui avait abandonné Dominique revint au galop : "C'est bien ça", répondit-il modestement (enfin, modestement, c'est ce qu'il croit).

Ludovic reprend avec malice : "Dis-moi, avec la guerre, l'État avait bien promis cent euros d'aide exceptionnelle pour les jeunes couples, pour finalement la verser en quatre fois dans l'année, et encore, il fallait montrer patte blanche, et pas que la patte d'ailleurs."

"Écoutez, quatre fois vingt-cinq, ça fait toujours cent, non ? L'État tient ses promesses malgré les difficultés que vous connaissez, vous qui êtes sur le terrain".

Le terrain ? C'est comme ça qu'à l'arrière on nomme une guerre ? Ludovic et Gabriel préfèrent ne même pas relever. Les agents de l'État sont tout puissants, et la mauvaise foi est devenue une qualité.

- "Et toi, Robbie, tu as des enfants ?" Décidément, Ludo est en grande forme. "Tu as 29 ans comme moi, tes chefs n'insistent pas pour que tu procrées toi aussi ? Histoire de donner l'exemple ?"

- "Les ADN ont une dérogation jusqu'à 35 ans".

- "Ah ! Comme les militaires quoi. Ça explique tout."

Personne ne sait bien ce que ça explique, mais tout le monde fait comme si. Dominique prend rapidement congé, Ludo Péchain ne l'a jamais mis à l'aise et les militaires aussi ont un peu d'aura. Dominique n'aime pas la concurrence. Et si Ludo savait....

Le lendemain, l'ADN du Grand-Ouest Dominique Robillard se présente à nouveau chez le ménage Bara/Delmarle. Il commence son discours que Sophie et Sébastien connaissent pour l'avoir lu la veille, mais un rappel fait partie du métier :

- "Comme vous savez, la démographie est un problème pris très au sérieux par l'État. C'est pourquoi il compte sur vous pour avoir un, et pourquoi pas, deux enfants ? Les soutiens prévus sont absolument fabuleux : un médecin viendra physiquement vous rendre visite trois fois pendant la grossesse, l'accouchement se fera dans un des hôpitaux parisiens, entouré d'une équipe médicale, et vous bénéficierez de la fameuse prime de 100 euros qui vous permettront de préparer au mieux l'arrivée du petit miracle ! Qu'en dites-vous ?"

- "Voir un médecin en vrai, ça doit être marrant...." Sophie et Sébastien n'en ont jamais vu que par visio, ce qui n'est pas toujours facile, surtout pour montrer le fond de ses oreilles. "Après, l'accouchement en hôpital parisien, c'est là que sont tous les hôpitaux, il n'y a pas vraiment le choix..."

- "Mais ça signifie un accouchement en dehors de chez soi, avec des accompagnants qualifiés !"

- "Et ils peuvent pas se déplacer, les accompagnants qualifiés ? Paris est à deux heures de route, vous pensez nous faire rêver ?" Sophie commence à bouillir. "Et cent euros

pour faire quoi ? Acheter un demi-pyjama ? Si on fait deux enfants, on peut espérer avoir du chauffage ? On vit déjà à quatre dans cinquante m², mon arrière-grand-père est venu vivre ici depuis que les maisons de retraite ont fermé, la mère de Sébastien a perdu son logement avec la LLP et nous, on gagne à peine de quoi se payer à manger. Juste comme ça, je le mets où le gosse ? Sur la terrasse ?" Elle devient sarcastique, mais Dominique a l'habitude, c'est un professionnel. Et ils n'ont pas de terrasse.

- "Un enfant de l'amour ne prend jamais de place. Il n'y a rien de plus merveilleux que la vie qui s'invite dans un foyer".

"C'est magnifique de mièvrerie » pense Sébastien, "Ils bossent moyennement leurs éléments de langage chez les inquisiteurs ADN" mais il se garde de parler tout haut. Il redoute la suite.

- "Quant à votre logement, il est très bien. Et puis, vous vivez en maison à la campagne, l'air est respirable 20 heures sur 24, c'est loin d'être le cas partout. Et l'école est à 20 kilomètres ! C'est vraiment un cadre parfait pour élever un enfant. Pensez aux gens du sud ! Depuis que le thermomètre ne descend plus au-dessous de 28°C, et que les salles de rafraîchissement ont été limitées aux PHR (Personnes aux Hauts Revenus), le confort n'est plus le même. Je ne vous cache pas que l'État mise beaucoup sur le Grand-Ouest et sur ses habitants conscients et responsables."

Sophie est toujours remontée, mais elle est lasse. Sa copine Cathy a dû en passer par là, elle a résisté, mais elle et son mari ont fini par céder. Leur petite fille est née dans des conditions fort médiocres, et la maman doit encore être suivie médicalement plus d'un an après la naissance. Mais en plein désert médical, ben, c'est chaud. Et ça, les ADN s'en tapent comme d'une guigne. Le suivi est assuré jusqu'à la naissance, et c'est l'enfant qu'on suit après. Les parents, leur état de santé, leurs états d'âme ou leurs conditions matérielles, oui, oui, on suit.

Dominique a la main sur le cœur. Comment peuvent-ils penser que l'État ne pense qu'à leur progéniture et pas aux parents ou à tous ces à-côtés ? Quelle mauvaise foi !

Il ne voulait pas en arriver là, mais visiblement il le faut. Dominique baisse la voix pour que le vieux n'entende pas :

- "Madame, Monsieur, en cas d'absence de grossesse dans l'année, vous savez que des examens médicaux vont vous être imposés. Et sans problèmes de santé, si la situation sans enfant perdure, je serai chargé de la fertilisation de Madame."

Et voilà comment le grand, le beau, le formidable Dominique Robillard a eu son ticket de fonctionnaire d'État : il a plus de spermatozoïdes que la moyenne (si Ludo savait).

- "Je serai à même de remplir les conditions de citoyens qui incombent à tous". Et pour remuer le couteau dans la plaie, il ajoute : "Vous savez ce que ça signifie, Madame ?"

- "Non, il me faudrait un dessin !" Sophie s'en fout maintenant. Sébastien lui jette un regard désespéré.

Dominique exulte :

"Pas de rendez-vous médical, pas d'insémination, pas de robotisation : à l'ancienne !
Et certifié sans IA ! , lança Dominique dans un grand éclat de rire".